

REVUE LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

MONTRÉAL, VENDREDI, 2 AOÛT 1844. No. 7

VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE NAPOLEON BONAPARTE, PAR M. MICHAUD, PRINCIPAL RÉDACTEUR DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

Ce que nous savons le moins, il faut l'avouer de bonne grâce, c'est l'histoire. Contem-
pains, à l'égard de quelque chose, le plus souvent spectateurs des plus grands événements
qui se passent sous nos yeux et qui nous touchent de très-près, nous n'en gardons qu'une
idée vague et confuse, ou nous négligeons de les rattacher à leur origine, d'en assigner
les causes principales, d'en décrire les ressorts cachés, par conséquent de les peindre
sous leur véritable physionomie. Quelle époque eut jamais plus d'historiens que la ré-
volution française? Presque tous, victimes et bourreaux, en ont décrit à l'en-
vers, phrases. Eh bien, cette domination sanglante a-t-elle été parfaitement connue
par ceux qui se vantent de l'avoir transmise à la postérité que des faits dont ils avaient
été témoins, et que des scènes où ils avaient joué un rôle plus ou moins important?
L'écrivain qui viendra après eux ne devra-t-il pas faire un choix judicieux des nombreux
matériaux dont il est en possession, éligner ceux qui sont faux ou inutiles, soumettre
à une analyse sévère, balancer une autorité par une autre, et du milieu de ces débats
contradictoires faire jaillir la vérité?

Telle est la tâche que M. Michaud a heureusement remplie dans une remarquable no-
tice de Napoléon Bonaparte qui fait partie du 75e volume de la *Biographie universelle*.
Après le mérite de réunir dans un cadre étroit les plus riches matériaux, il a eu celui
de les présenter sous leur jour le plus vrai, le plus indépendant des passions, des intérêts
qui dictent la plupart des écrits de cette époque. Contemporain des événements, il
nous apprend qu'il les observait lorsqu'ils s'accomplissaient, qu'il a ensuite recueilli tous
les témoignages, compulsé tout ce qui a été dit, en écrit, sur cet important sujet. Mais
il s'est bien tôt assuré que la plupart de ces écrits, fort remarquables du reste par l'art
de la composition, sont empreints d'influences étrangères ou d'une partialité peu digne
de l'histoire. Les uns ne présentent que des diatribes, des accusations sans bonne foi,
sans mesure, où l'on ne fait la part ni des circonstances, ni des nécessités humaines;
d'autres ne contiennent que des apologies, des exagérations sans bonne foi et sans vérité, où les
torts les plus graves sont niés, et dissimulés par des mensonges ou des réticences. Je
crois que M. Michaud a évité ces deux écueils; et comme je crois aussi qu'il déplaira
également aux admirateurs et aux adversaires outrés de Napoléon, il pourra se flatter
d'avoir dit toute la vérité, et rien que la vérité.

Plusieurs traits de la vie de Napoléon sont étrangers à l'esprit de ce journal. Tou-
tefois je regrette de ne pouvoir pas m'étendre sur le siège de Toulon où Bonaparte ap-
paraît pour la première fois dans l'histoire sur le premier plan, et où, pour la première
fois, on le voit déployer cette force d'action et de volonté qui devait entraîner les desti-
nées du monde.

Placés entre le fer des assassins révolutionnaires, dit notre historien, et les fallaci-
euses promesses de l'étranger, les froids crédules habitants de Toulon venaient de se li-
vrer aux Anglais avec le plus riche de nos établissements maritimes. Mais ce n'était
pas comme conquérants, comme maîtres qu'ils les y avaient admis; c'était comme alliés,
comme défenseurs d'une monarchie qu'ils reconnaissaient, que ces étrangers avaient
promis de secourir et défendre. Quand ils y furent entrés, les anglais, au contraire,
parlèrent en maîtres, et l'amiral Hood, leur commandant, ne permit pas même qu'un
vaisseau français allât recevoir à son bord, dans le port de Gènes, le frère de Louis
XVI, régent du royaume, où sa présence eût fait accourir un grand nombre de royalis-
tes, qui, réunissant leurs efforts à ceux de Lyon, de Marseille, de l'Ouest et du Midi,
soulevés contre la Convention, eussent très-probablement assuré le triomphe de la mo-
narchie. Jamais les circonstances ne furent plus favorables à cette cause. Les anglais
le savaient bien; mais jamais, on doit le dire, ils n'en voulurent franchement le succès.

M. Michaud ne se montre guère favorable à la politique des cabinets de l'Europe, il
saisit toutes les occasions d'y dévoiler l'astuce et le machiavélisme; il prouve par les
documents les plus irréfragables qu'ils n'eurent jamais d'autre but que l'abaissément de
la France; et malgré l'attente cordiale qui nous berce aujourd'hui, si agréablement, il
est difficile de ne être pas de l'avis de l'historien consciencieux.

L'expédition d'Égypte a servi de texte à mille versions contradictoires. Voici celle
de M. Michaud, qui, pour être simple, n'en est pas moins vraie: 60,000 hommes quit-
tèrent une patrie qui, en ce moment, avait besoin de leurs services, où ils pouvaient
vivre avec honneur et joie, et ils allaient à l'aventure dans un pays qu'ils ne connais-
saient point, sans savoir ce qu'ils devaient y faire, sous les ordres d'un homme qui n'en
savait guère plus; et tout cela, parce que le Directoire avait peur de son général, et
que ce général, d'une ambition démesurée, voulait en effet le renvoyer. Pauvres, hu-
mains!

Bonaparte en Égypte joua le rôle de comédien, tantôt s'annonçant aux Musulmans
comme l'envoyé de Dieu, tantôt se montrant à la mosquée dans le costume musulman
pour célébrer une fête de Mahomet et reconnaissant hautement le dieu du prophète.

Après des victoires suivies de cruels revers, il entra en France pour se saisir du pou-
voir qu'il avait hâte d'arracher aux vieux révolutionnaires, et il faut convenir qu'il sut
mettre merveilleusement à profit les circonstances. Aussi son diplôme que le prince de
Talleyrand, promesses, réticences, caresses, demi-confidences, mensonges, rien ne
lui coûtait pour arriver à ses desseins. Après le 18 brumaire, l'enthousiasme fut à son
comble à Paris. La multitude, dit notre historien, si crédule, si vain, qu'avec quel-
ques mots de gloire, de victoire il est facile de séduire; ce public qui se proclamait al-
lors fièrement la grande nation et se croyait souverain quand bientôt on allait l'appeler
son peuple, ce public se montra aussi enthousiaste qu'aux jours de sa première ivresse
révolutionnaire. Non moins charlatan, qu'il l'on veut, non moins habile que les hom-
mes de 1789, Bonaparte sut, comme eux, flatter et caresser la vanité de la multitude;
mais plus prévoyant et plus sagé, il s'occupa de relever les ruines qu'ils avaient faites.
Ce fut alors que, par le concours des hommes les plus éclairés, il prépara ces recueils
de lois, ces codes faits pour immortaliser son nom, peut-être encore plus que ses victoi-
res. Il fut sur tout heureusement inspiré lorsque, malgré l'opposition du parti révolu-
tionnaire et de quelques-uns de ses généraux, il releva les autels en France par un con-

cordat conclu avec le Saint-Siège. Ennuyé des objections dont le harcèlement tous ces
vieux incorrigibles, il dit un jour à M. de Fontanes: "Sont-ils bêtes tous ces révolu-
tionnaires! Il n'y a que vous et moi qui ayons le sens commun."
On s'est plu quelquefois à faire de Napoléon un partisan du système constitutionnel;
un grand ami des idées libérales. Les compilations de Ste. Hélène, rédigées le plus
souvent en France et dont M. Michaud ne manque jamais l'occasion de faire bonne jus-
tice, ont contribué à répandre cette étrange opinion. En vérité, c'est se moquer de
l'histoire. Tout le monde sait que Napoléon a toujours professé le plus souverain mé-
pris pour ces prétendus législateurs toujours prêts à donner aux peuples qu'ils veulent
régénérer, leurs constitutions et leurs utopies. Quand il voulait semoncer quelqu'un,
il lui disait: "Vous êtes un constituant, un idéologue, un janséniste." Gradation
plaisante, mais qui a bien son coin de vérité! Ce qui perdit Napoléon en 1815, ce fut
de s'être entouré de tous ces constituants et idéologues qu'il connaissait si bien, mais
que Pouché lui imposa comme un funeste réseau. On se souvient de la guerre d'Espa-
gne et la persécution suscitée au

pape Pie VII furent trois crimes et trois fautes de Napoléon.
Pie VII, dit très-bien M. Michaud, n'avait, il est vrai, ni armée, ni trésor; mais
il était impossible, résigné, capable de souffrir toutes les tribulations, d'affronter tous
les périls pour la défense de l'Église et le triomphe de la religion. La honte des
princes et des rois, l'histoire dira qu'un vieillard, désarmé, résista avec plus de fermeté,
de courage, que ceux qui avaient à leurs ordres des armées nombreuses, et qu'il fut
pour Napoléon le plus embarrassant des obstacles. On sait que dans les conférences
de Tilsitt, le czar, qui réunissait dans son empire la double puissance temporelle et spi-
rituelle, avait beaucoup vanté cet avantage à Napoléon, si facile à persuader, quand il
s'agissait d'accroissement et de cumulation de pouvoirs.

Il faut lire dans M. Michaud ce qu'il dit de ce fameux traité de Tilsitt, si important
dans l'histoire et si remarquable par ses conséquences. C'est une des plus belles pages
de sa notice où il y en a de si remarquables.
Napoléon fut dévoré d'ambition, mais il ne fut jamais irréligieux. En vain quelques-
uns de nos historiens ont-ils voulu mettre leurs propres idées sous la protection de ce
grand nom; plusieurs actes de sa vie publique, les détails, que l'on sait de sa conver-
sation intime, sa fin chrétienne protestent contre cette imputation injurieuse. Un jour
il disait à madame de Montesquieu, gouvernante du roi de Rome: "Voilà Bernadotte
roi; quelle gloire pour lui! — Oui, sire; mais il y a un vilain revers de médaille; pour
un trône il a abdiqué la foi de ses pères. — Oui, c'est très vilain, et moi qu'on croit si
ambitieux, je n'aurais jamais quitté ma religion pour toutes les couronnes de la terre."
En confiant son enfant à cette illustre dame dont il appréciait les rares vertus
et la haute piété, il lui dit: "Madame, je vous confie mon enfant; sur qui repose les
destinées de la France et peut-être de l'Europe entière; vous en ferez un bon chré-
tien." Quelqu'un se permit de rire; aussitôt le maître courroucé se retourna vers lui
et apostropha ainsi: "Oui, monsieur, je suis ce que je dis, il faut faire de mon fils un
bon chrétien, car autrement il ne serait pas bon Français." Je suis persuadé que plu-
sieurs de nos honorables pairs savaient cette anecdote que madame de Montesquieu ar-
mait à raconter, et je m'étonne qu'ils n'aient pas songé à la rappeler dans la discussion
sur la loi de la liberté d'enseigner. N'y avait-il point opportunité?

A continuer.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,
Les détracteurs des Canadiens sont toujours à nous jeter le reproche trop
bien connu que nous, Canadiens, sommes ignorants et ennemis des lumières de
l'éducation. Pourtant lorsque vient le temps des exercices littéraires de tous
les séminaires, collèges, pensionnats, écoles, etc; etc; alors que de nom-
breux maîtres et maîtresses, tous doués d'un zèle infatigable, s'empressent
de produire au grand jour les progrès étonnants que font chaque année leurs
élèves innombrables, l'on peut aisément se convaincre de la fausseté d'un tel
avancé. Aussi nos détracteurs dans ce tenis, se tiennent-ils coi et n'osent-
ils pas renouveler leur diffamante accusation; n'ayant pas le courage de
revenir sur leur faux avancé, ils gardent un silence significatif pour toutes
personnes non préjugées.

Ces réflexions m'ont été suggérées mardi dernier, par l'agréable après-
midi qu'on a passée à la maison d'école de l'évêché. Ce jour-là devait
avoir lieu l'examen des jeunes filles, élèves des Diles. FOURNIER, dont le
zèle et les talents sont au-dessus de tout éloge. Aussi n'est-ce pas pour leur
donner des louanges, quoique très-bien méritées, que je vais rendre un compte
très-bien inexact il est vrai, de leurs examens publics. Je sens mon incapacité
à rendre, sous son vrai jour, l'étonnement si grand où les progrès vraiment
extraordinaires qu'a faits cette année cette jeunesse intéressante, jeteront
les nombreux auditeurs, parmi lesquels on remarquait NN. SS. les évêques
de Montréal et de Kingston; plusieurs prêtres étrangers et quantité de per-
sonnes haut placées dans les rangs de la société de cette ville. La sou-
mission, l'application assidue, et l'ambition d'apprendre chez les élèves;
les talents, le zèle infatigable, la patience éprouvée et le dévouement entier
chez les bonnes institutrices, le tout ayant pour base la religion si sainte à la-
quelle nous appartenons, sont des choses indispensables et absolument né-
cessaires pour avoir acquis de si grands, et de si étonnants progrès. Il me